

***Jimmy Corrigan* de Chris Ware**

Une célébration de la bande dessinée

Jimmy Corrigan. Le petit gars le plus intelligent du monde de Chris Ware. Delcourt, « Contrebande », 2001, 380 p.

Jacques Samson

Numéro 228, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1935ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Samson, J. (2009). *Jimmy Corrigan* de Chris Ware : une célébration de la bande dessinée / *Jimmy Corrigan. Le petit gars le plus intelligent du monde* de Chris Ware. Delcourt, « Contrebande », 2001, 380 p. *Spirale*, (228), 43–44.

Jimmy Corrigan de Chris Ware

Une célébration de la bande dessinée

JIMMY CORRIGAN. LE PETIT GARS LE PLUS INTELLIGENT DU MONDE de Chris Ware

Delcourt, « Contrebande », 2001, 380 p.

par JACQUES SAMSON

La première fois que j'ai lu *Jimmy Corrigan — The Smartest Kid on Earth* de l'Américain Chris Ware, c'était au tournant de 2002-2003, en préparant ma participation au Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, dont le président d'honneur de la 30^e édition, François Schuiten, avait choisi de m'inclure dans un jury de caractère international (incluant la France, la Belgique, la Suisse, le Portugal et le Québec). Je dois dire que, parmi la pile impressionnante des trente albums de la sélection, le livre de Ware faisait d'emblée... bande à part. Non seulement par le volume bien tassé de ses 380 pages de bandes dessinées assemblées à l'italienne, mais aussi par l'obsédante mélancolie de son contenu, exacerbée par le déchiffrement peu commode d'innombrables cases souvent miniaturisées à l'excès. Bref, il était à craindre, une sorte de pavé indigeste qui aurait tôt fait de choir des mains. Or, tout le contraire s'est produit et je n'ai pas été étonné outre mesure quand, avec une belle unanimité, nous avons attribué à l'œuvre de Ware le prix du Meilleur album de l'année 2002, honneur qui s'ajoutait à l'obtention l'année précédente du prix *Guardian* du Meilleur premier ouvrage de 2001, décerné pour la toute première fois à une bande dessinée.

En m'immergeant — c'est le mot juste — dans *Jimmy Corrigan*, j'avais éprouvé une impression de force et de nouveauté approchant à certains égards la découverte, quinze ans plus tôt, du chef-d'œuvre d'Art Spiegelman *Maus* — Un

survivant raconte (Flammarion, 1987 et *Maus II — Et c'est là que mes ennuis ont commencé*, Flammarion, 1991). Rétrospectivement, je dois reconnaître que la facture atypique de l'album de Ware a certainement contribué pour beaucoup à son impact d'alors. Traverser de part en part cette œuvre colossale relève du défi, tant elle élève d'obstacles à une lecture « confortable ». Non seulement l'existence confinée, balourde et désespérante du malheureux Jimmy Corrigan est-elle lourde à porter pour le lecteur, mais son côté pénible se répercute en quelque sorte dans l'acte de lecture par une contagion faisant de cet acte un « parcours du combattant », comme si le fait de s'enfoncer dans ce monde étriqué et sans issue devait nous infliger des frustrations parallèles — toutes proportions gardées — à celles vécues par le protagoniste. Aussi, je ne saurais mieux caractériser le « choc » de *Jimmy Corrigan* qu'en le décrivant comme une *expérience inégalée* de lecture d'une bande dessinée, voire de lecture tout court — si l'on veut bien tenir avec moi ce livre pour l'un des plus surprenants de la dernière décennie. Rien de moins. Aux yeux du créateur de *Jimmy Corrigan*, les enjeux de la lecture impliquent davantage les propriétés envahissantes, invasives d'une œuvre que ses vertus d'évasion. À travers elle, c'est la perméabilité du lecteur à de nouvelles formes de « lisibilité » qu'il cible tout spécialement, en provoquant jusqu'au malaise sa fibre empathique, avant de le délivrer de ce parcours, profondément déstabilisé et remué, assurément, mais tout autant

ébloui par le pouvoir de pénétration et d'intériorisation d'un art auquel il n'est d'ordinaire reconnu que de pauvres aptitudes à l'évocation psychologique. C'est, en quelque sorte, à la célébration de la bande dessinée qu'est dédié *Jimmy Corrigan*, de la même manière que des films tels *Persona* de Bergman ou *Le miroir* de Tarkovski, par exemple, recèlent intrinsèquement une visée de cet ordre : faire don au cinéma d'une expression en dépassement d'elle-même. Autrement dit, c'est à travers cette œuvre-là, par l'unicité de son occurrence au regard du moyen d'expression, qu'est rendu possible le dépassement du médium. *Jimmy Corrigan* en constitue un exemple idéal pour la bande dessinée. En lui attribuant le prix mentionné plus haut, c'est ce type d'apport qu'a voulu précisément reconnaître le jury d'Angoulême.

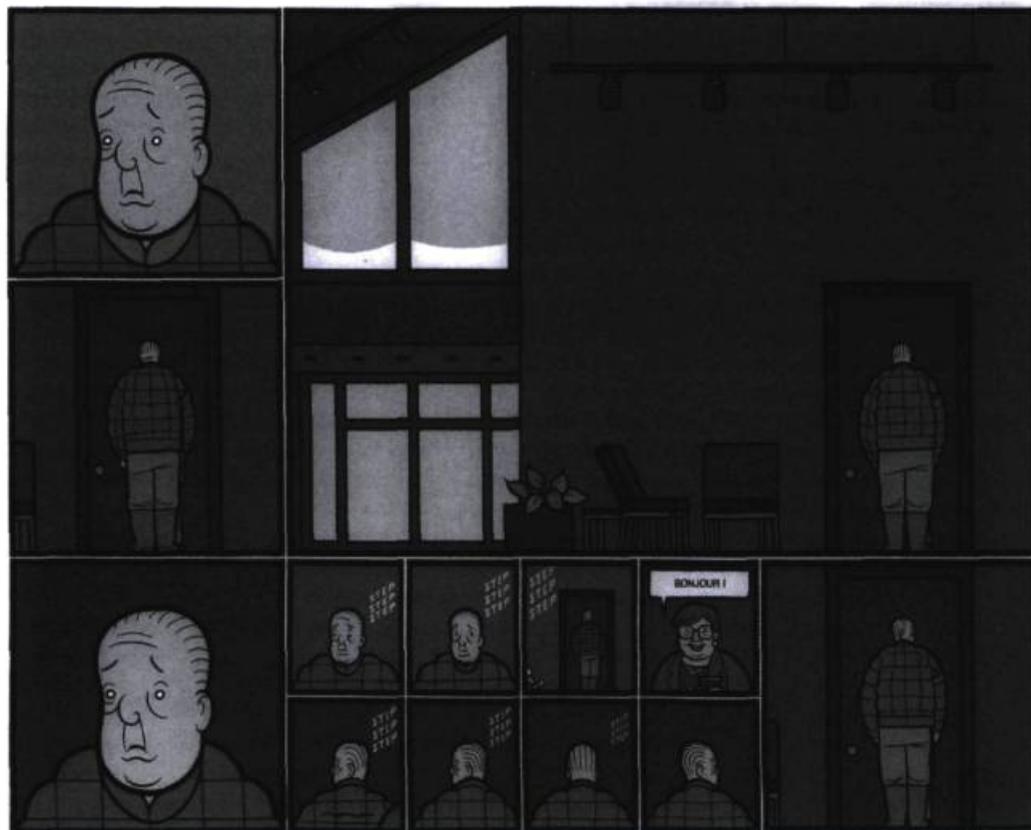
Magnifier l'acte de lecture

Avec *Jimmy Corrigan*, livre somme dont bien des planches ont connu jusqu'à trois moutures, Ware a poussé à son zénith l'exploration de l'acte de lecture, ne laissant rien au hasard dans l'exécution matérielle de ce processus tout en offrant une synthèse magistrale des interrogations et expérimentations menées jusqu'alors relativement à son moyen d'expression, dans les publications regroupées sous le label un tantinet énigmatique de l'Acme Novelty Library (une bibliothèque fictive pour l'authentique créateur graphique qu'il est !). À la manière d'un enlumineur de l'envergure d'un McCay ou du Hergé des

débuts, par exemple, il montre depuis ses premières publications le même degré de minutie et d'excellence aussi bien dans la conception de la typographie, des titres, lettrages et autres logotypes fourmillant dans son œuvre, que dans la création de schémas et diagrammes de toutes sortes, la mise en page proprement dite, la rédaction de textes et notices en tous genres, la confection de figurines, modèles ou livrets à découper ou à assembler d'une complexité quasi indescriptible, sans oublier bien entendu un graphisme de bande dessinée minutieux à l'excès et très « ligne claire », qu'il est tentant de rapprocher, malgré la distance temporelle, géographique et culturelle, de celui du créateur de Tintin¹. Dans l'univers esthétique de Ware, il n'y a pas la moindre discontinuité entre l'œuvre en tant que telle et sa matérialité livresque, les deux participant d'une cohérence globale qui atteint aux dimensions d'un langage idiomatique parfaitement adapté aux besoins expressifs et thématiques que la création commande. Si l'ensemble de sa production revêt la forme d'un hommage rendu à la bande dessinée, c'est également un hommage rendu au livre ou à l'imprimé et, par conséquent, à l'activité coopérante de la lecture lorsqu'elle conjugue une totale disponibilité mentale avec une ample ouverture d'esprit. Rarement ai-je pu observer chez un auteur un tel désir de magnifier l'acte de lecture. Parce qu'elle est attentive à l'unicité de la rencontre intersubjective favorisée par la création authentique, la démarche de Ware rejoint celle d'un poète qui n'a, au fond, qu'un lecteur en tête,

celui-là seul que l'exigence interne de son œuvre, sa nécessité, commande. Il ne dessine pas pour le public en général, mais pour un lecteur formé à l'idée de singularité dans l'expression, convaincu que lui seul a le pouvoir de donner adéquatement vie à ses mots et à ses images. Le lecteur compétent de Ware est un double fantasmé de lui-même, auteur certes, mais aussi et surtout peut-être premier lecteur *embarqué*. En ce sens, il ferait sans doute sienne cette affirmation de Michel Tournier : « *Je crois qu'un livre a toujours deux auteurs : celui qui l'a écrit et celui qui le lit* »². Pour faire image, j'oserais dire qu'en faisant de la bande dessinée, Ware, à la façon d'un maestro, ne se contente pas seulement d'exécuter une partition savamment orchestrée par ses soins, mais qu'il la conduit en tous points jusqu'à l'audition !

Le créateur de *Jimmy Corrigan* fait partie de ces rares auteurs de bande dessinée qui en sont aussi, à divers égards, les inventeurs géniaux, conjuguant cette envie et cette capacité de pousser toujours plus loin les horizons d'un langage dont nombre d'auteurs usent dans l'observance de conventions passablement limitatives, non sans talent d'ailleurs. C'est de cela que témoigne la mise au point progressive de ce graphisme si particulier, assimilable dans ses termes à une forme de langage pictographique et répondant à des impératifs narratifs que servirait moins bien, toujours selon lui, un dessin au « réalisme » plus poussé ou plus conventionnel. On me permettra de citer *in extenso* l'explication qu'il livrait à ce propos à Gary Groth, en 1997 : « *il [...] existe une grande différence entre dessiner et faire de la bande dessinée. On dessine "à propos" de quelque chose, c'est-à-dire en essayant au mieux de voir un objet ou un paysage dans ses moindres détails. Tandis que faire de la bande dessinée, c'est tenter de retranscrire une histoire avec des symboles. Le dessin de bande dessinée n'est pas du tout le même que dans l'art classique, parce que l'information qu'il contient est rudimentaire et conceptuelle* » (Extrait d'une interview publiée dans *The*



Chris Ware, *Jimmy Corrigan - The Smartest Kid on Earth*, Delcourt, « Contrebande », 2001.

Comics Journal, n° 200, décembre 1997, et traduite en français dans *Bang*, n° 2, printemps 2002). De manière frappante, cette façon de dire les choses rejoint certaines formulations de Rodolphe Töpffer, l'un des premiers inventeurs de la bande dessinée, et notamment celle-ci : « *ce qui rappelle instantanément, pleinement, c'est beaucoup moins ce qui est semblable à l'objet lui-même que ce qui est semblable à l'idée que nous avons de l'objet* » (*L'invention de la bande dessinée*, textes réunis et présentés par Thierry Groenskeen et Benoît Peeters, éd. Herman, 1994).

Ce bref détour citationnel n'a qu'un but : lever un malentendu à propos du caractère schématique d'un graphisme la plupart du temps associé de manière par trop limitative à l'univers de la bande dessinée dite caricaturale. Il est évident que maints lecteurs potentiels de *Jimmy Corrigan*³ pourraient être rebutés, croyant aborder ce qui leur apparaît spontanément comme une œuvre humoristique. Si, comme je viens de le signaler, il y a effectivement chez Ware une revendication quant au schématisme de son uni-

vers graphique⁴, cela ne concerne nullement un récit qui, loin s'en faut, n'a rien de schématique ni de « caricatural », au sens habituel du mot — à l'opposé du monde de Töpffer, par exemple, nourri de pantalonnades et autres fantaisies burlesques. En revanche, il n'est pas moins évident que la démarche de Ware est teintée d'ironie, surtout dans la part liminaire (ou plus exactement péritextuelle) de *Jimmy Corrigan*, où la figure qui tient lieu d'« auteur » paraît introduire (à son œuvre sous les traits d'une espèce assez particulière de préfacier ou de postfacier sémiologue, doublé d'un sociologue de la culture ou d'un docte historien du médium. Je tends à penser que c'est là une façon de livrer des clés pour une œuvre mobilisant une compétence de lecture exceptionnelle — en ce sens qu'elle crée et explore des codes de nature quasi « idiolectale ». Avec la richesse et la complexité d'un univers graphique pleinement assumé, on doit plutôt reconnaître chez Ware une façon audacieuse d'envisager et de promouvoir, par la bande dessinée, une ambition narrative de caractère joycien ou proustien — puisque c'est le temps intérieur ou, si l'on

veut, l'intériorisation du temps dans la conscience du protagoniste qui en est le moteur essentiel — ne répondant pas (ou peu) aux classifications habituelles. En somme, toute l'œuvre de Ware reflète une volonté pugnace d'émanciper la bande dessinée de certains tabous reliés à sa définition en genres distincts, fondée sur des caractéristiques graphiques et thématiques aujourd'hui largement dépassées. J'ose enfin prétendre que, par sa simple existence, *Jimmy Corrigan* invite à revoir nombre de conceptions caduques de cet art sur lequel pèsent encore de déplorables préjugés. ●

1. Pareil rapprochement avec Tintin paraît d'autant justifié que, par certains traits vestimentaires (knickers bruns démodés, serrés au-dessous du genou, chaussettes blanches et chaussures brunes...), il peut rappeler le jeune héros belge...
2. Michel Tournier, cité par Antoine Gallimard, « Défendons le libre commerce des idées et de la création », *Le Monde*, édition en ligne du vendredi 13 mars 2009.
3. Ou d'autres œuvres plus récentes de Ware comme *Rusty Brown* (ANL, n° 16) ou encore le premier volet de *Building Stories* (ANL, n° 18).
4. Selon un travail de stylisation qui n'est certainement pas assimilable d'emblée à une simplification.